

ès-arts libéraux, à tous les médecins dans Rome¹: ce premier pas annonce la création future de grands établissements où la haute instruction sera dispensée dans les deux langues à la jeunesse romaine, et qui seront l'expression complète et puissante de la culture nouvelle dans l'État nouveau. Puis bientôt, le régent décide la fondation dans la capitale d'une bibliothèque publique grecque et latine; et il nomme pour son conservateur le plus érudit des Romains, Marcus Varron, faisant voir aussi par là qu'il ouvre à la littérature universelle ce royaume de Rome qui s'étend sur le monde².

La langue.

Pour ce qui est de la langue en elle-même, son évolution se rattache à deux éléments tout opposés, au latin classique des cercles cultivés d'une part, et de l'autre, au latin vulgaire de la vie usuelle. Le premier est le produit de la culture italienne. Déjà dans le cercle des Scipions, parler le « *pur latin* » a été une règle favorite; la langue maternelle n'y a plus toute sa naïveté première, et tend à se distinguer du langage de la foule. Mais dès le début du siècle, il se manifeste une réaction remarquable contre le classicisme affecté des hautes classes et de leur littérature, réaction se rattachant étroitement, au dehors et au dedans, à celle toute semblable qui se fait à la même heure chez les Grecs. Déjà en effet, *Hégésias* de Magnésie, rhéteur et romancier³, et tous les rhéteurs et lettrés

La Vulgarité
en Asie-Mineure.

¹ [Suet. *Cæs.* 42.]

² [C'est de l'ancienne bibliothèque d'Asinius Pollion (V. p. 118, n. 1), qu'il s'agit.]

³ [Contemporain des Lagides, et de Timée (III^e siècle). Rhéteur et historien, mais jetant en effet le roman dans l'histoire, il avait écrit une vie d'Alexandre, dans le style *asiatique*, marqué par la recherche précieuse, la minutie puérile, et l'amour du merveilleux. Cicéron le prend à partie pour sa manière saccadée et hachée (*quid... tam fractum, tam minutum. Brut.* 83: et ailleurs: *sallat, incidens particulas. Orat.* 67. 69). Strabon et Denys d'Halic. confirment son opinion. Enfin A. Gelle dit de son histoire: *libri miraculorum fabularumque pleni, res inauditæ, incredulæ* (*Noct. Att.* 9. 4). Quelques lignes nous en ont été conservées par Photius, et Den. d'Halic. (*de compar. verb.* 4).]

d'Asie-Mineure à la suite avaient fait leur levée de bouclier contre l'atticisme orthodoxe. Ils demandèrent droit de bourgeoisie pour la langue usuelle, que le mot ou la phrase vissent d'Athènes, de Carie ou de Phrygie: ils parlèrent et écrivirent, non pour les coteries des élégants, mais pour le goût du gros public. Le précepte était bon, à coup sûr, mais tant valait le public d'Asie-Mineure, tant valait la pratique: or, chez les Asiatiques de ce temps, le sens de la pureté sévère et sobre s'était absolument perdu, l'on ne visait qu'au clinquant, à la mignardise. Sans m'entendre ici sur les genres bâtards et les productions de cette école, romans, histoires romanesques et autres, disons seulement que le style des *Asiatiques* était tout haché, sans cadence ni période, mol et tourmenté tout miroitant de paillettes et de phœbus, trivial d'ailleurs, et par-dessus tout maniéré. « Qui connaît Hégésias, » s'écrie Cicéron, n'a pas à chercher loin un sot¹! »

Et pourtant la nouvelle manière fit son chemin dans le monde latin. La *rhétorique* à la mode chez les Grecs ayant, comme on l'a vu (VI, p. 70), envahi les programmes de l'éducation latine à la fin de l'époque précédente, en était arrivée à ses fins au commencement du siècle actuel. Avec *Quintus Hortensius* (640-704), le plus illustre des avocats du temps de Sylla, elle avait occupé la tribune aux harangues. On la vit alors, usant de l'idiome latin, s'accommoder servilement au faux goût importé de Grèce. Le public n'avait plus l'oreille sage et chaste du temps des Scipions: il applaudit tout naturellement le nouveau venu, habile qu'il se montrait à couvrir sa vulgarité d'un vernis factice. L'événement avait sa haute importance. De même qu'en Grèce la lutte littéraire s'était concentrée dans l'école des rhéteurs, de même à Rome, la langue judiciaire, bien plus encore que la littérature proprement

La vulgarité
à Rome.

114-50 av. J.-C.
Hortensius.

¹ *Et is quidem non minus sententiis peccat quam verbis, ut non querat quem appellet ineptum qui illum cognoverit. — Orat.* 67.]

dite, donna la règle et la mesure du style ; et le « prince des avocats » eut pour ainsi dire juridiction sur le ton du langage, et sur la manière d'écrire selon la mode du jour. La *vulgarité asiatique* d'Hortensius chassa la forme classique de la tribune romaine et en partie des autres genres littéraires ¹. Mais bientôt la mode change et

Réaction.

114-50 av. J.-C. * [Quintus Hortensius Hortatus (640-704), de huit ans l'aîné de Cicéron, nous est connu surtout par les écrits de celui-ci. Il appartenait à la *gens* plébéienne des Hortensii, dont le nom aurait indiqué l'origine professionnelle (*jardiniers*). Avocat, uniquement avocat, il n'a rien laissé derrière lui, que la renommée d'une souplesse de talent merveilleuse, se prêtant à la défense de toutes les causes politiques ou civiles. Sa mémoire, les ressources de sa dialectique, étaient inépuisables. Travailleur infatigable, à la voix sonore, au geste et à l'attitude pleins d'art, il n'omettait rien de ce qui pouvait profiter à sa cause. Epicurien de mœurs et de caractère, usant de tous les moyens pourvu qu'il réussit, il pratiqua souvent les juges, et gagna maint procès par la corruption, et à coups d'argent fourni par ses riches clients. A 19 ans, il plaide son premier procès, et comme tout d'abord « on salue une statue de Phidias » (*Brut.* 64), il est reconnu pour un maître. Il alla ensuite aux armées pendant la guerre sociale et fut promu au tribunat militaire (*Brut.* 89). De retour à Rome, il se donna au parti aristocratique, il est l'avocat ordinaire des *optimates* accusés de concussion et d'extorsion. En 668, il défend Pompée accusé d'avoir détourné partie du butin d'Asculum (*Brut.* 64). Pendant longtemps, roi incontesté du barreau (*rex judiciorum*. Cic. *in Q. Cæcil.* 7), il vit un jour se lever en face de lui l'homme qui l'allait détrôner. Cicéron accusa Verrès, qu'Hortensius défendit en vain. Déjà, avant son voyage à Athènes et dans le procès de Quinctius (673), le jeune avocat l'avait eu pour adversaire (*pro Quinct.* 1, 2. 22, 24, 26). — Questeur, édile, préteur urbain, Hortensius obtint enfin le consulat en 785. On le vit plus tard s'opposer aux lois Gabinia et Manilia, qui conféraient à Pompée l'omnipotence en Orient. Après le consulat de Cicéron, les deux rivaux marchent d'accord : ils défendent ensemble Rabirius et Muræna, et sont amis désormais (*noster Hortensius* : *ad Att.* 1. 14), amis peu sincères au fond. Ils luttent ensemble contre Clodius. — Après le retour de Pompée, Hortensius quitte la scène politique, et se consacre exclusivement aux affaires du barreau : il plaide avec Cicéron encore, pour Flaccus, pour Sextius : seul, il défend Lentulus Spinther, Valerius Messala à l'occasion duquel il est *sifflé* par le peuple au théâtre (*ad famil.* 8. 2), et enfin Appius Claudius, accusé de *majestæ et ambitu* par Dolabella, le futur gendre de Cicéron. Il meurt peu après, laissant quelques écrits au-dessous de sa réputation (*intra famam* Quint. 3, 8), quelques travaux historiques passables (*ad Att.* 12, 5), et des poésies sans valeur. — J'ai dit qu'Hortensius

86.

81.

69.

en Grèce et à Rome. Et d'abord les maîtres rhodiens, sans revenir tout à fait à la chasteté austère du style attique, essayent de se frayer une voie moyenne entre la forme ancienne et la forme nouvelle ; et sans rigoureusement s'astreindre à la correction exacte de la pensée et de l'expression, ils n'en visent pas moins à la pureté de la langue et de la phrase : ils s'appliquent au choix des mots et du tour, ils recherchent la cadence dans la période. En Italie, Marcus Tullius Cicéron se lève (648-744). Imitateur dans sa jeunesse de la manière d'Hortensius, ramené par les leçons des Rhodiens et son goût plus mûr à de meilleurs préceptes, il se fait lui aussi et pour toujours zélé de la pureté exacte de la langue ; il s'adonne à la période et au rythme oratoire. Ses modèles favoris, il les cherche avant tout dans les cercles de la haute société romaine, que n'a point infectés la vulgarité moderne : or, comme nous l'avons dit plus haut, bien qu'ils soient devenus rares, plusieurs ont survécu.

Certes, la vieille littérature latine, et la bonne littérature grecque, quelle qu'ait été d'ailleurs l'influence de celle-ci sur l'allure nombreuse de la phrase, n'étaient plus qu'au second rang ; et dans l'épuration tant

était épicurien dans ses goûts et sa vie : par son caractère, et ses habitudes, il offre avec Atticus une ressemblance frappante : il aime la richesse, l'élégance ; il a sa maison à Rome, sur le Palatin (celle qu'habitera un jour Auguste (Suet. Aug. 72) ; il a de superbes villas, à *Bauli*, à Tusculum, à Laurentum. Il fait de grosses récoltes en vin (Plin. *h. nat.* 14. 6, 17) ; il possède des garennes immenses, d'où sort un esclave vêtu en Orphée, et conduisant devant ses convives, au son de la cithare, des bandes d'animaux charmés (Varr. *de re rust.* 3. 13) ; des viviers enfin où nagent ses murènes apprivoisées, et dont il pleure la mort (Plin. *h. nat.* 9, 55) ! Il laisse à sa mort 10,000 amphores de vin étranger dans sa cave (*supra.* p. 131).

Nous n'ajouterons rien à ce que dit M. Mommsen de son style d'orateur. Cicéron, et d'autres l'ont assez fait connaître (V. surtout le *Brut.* 88). — Sur *Hortensius Hortatus*, le fils de l'avocat, voy. VII, p. 251, note 2. — Enfin nous renvoyons aux [Notices plus étendues de Drumann, III, pp. 81-108.]

L'école de Rhodes.

Cicéronianisme. 106-43 av. J.-C.

prônée du langage il fallait voir bien moins la révolte de la langue écrite contre la langue vulgaire, que la révolte de la langue parlée, à l'usage des gens instruits, contre le jargon du faux ou du demi savoir. César ici encore se montra le plus grand maître du temps : il se fit l'expression vivante du classicisme romain et de son dogme fondamental : dans ses discours, dans ses écrits, évitant les mots étrangers, avec la sollicitude du nautonnier qui se dirige au milieu des écueils, il rejetait de même les mots purement poétiques, ceux oubliés de la vieille littérature, les termes de l'idiôme rustique, les tours empruntés à la vie familière, et nommément ce bagage de phrases et de mots grecs, entrés en si grand nombre (les correspondances du temps en témoignent) dans le courant du langage usuel¹. Quoiqu'il en soit, le classicisme cicéronien ne trahissait que trop les expédients artificiels de l'école. Il était à celui des Scipions ce qu'est la faute confessée à l'innocence, ce que sont les classiques napoléoniens aux Molière et aux Boileau du Grand siècle des Français. Au temps des Scipions on avait puisé à même à la source de vie : aujourd'hui l'on recueille du mieux que l'on peut le souffle expirant d'une génération irrémisiblement condamnée. Tel qu'il est d'ailleurs, le classicisme nouveau se propage vite. Avec la royauté du barreau, la dictature de la langue et du goût passe d'Hortensius à Cicéron, et celui-ci dans ses multiples et vastes œuvres en tous les genres, donne à la littérature ce qui lui manquait jusque là, les textes modèles de la prose. Il est en effet le vrai créateur de la prose latine moderne : c'est à lui, artisan habile du style, que se rattache étroitement l'école classique ; c'est au *styliste*, bien plus qu'au grand écrivain, bien plus qu'à l'homme d'État surtout, que les représen-

¹ [Il n'est presque pas une lettre de la Correspondance familière de Cicéron et autres, où l'on ne trouve des phrases, des mots grecs ainsi jetés dans la trame du texte latin.]

tants les meilleurs de la forme nouvelle, César et Catulle, adressent un éloge excessif, sans doute, mais qui n'est pas vaine phrase¹.

Le progrès va plus loin. Ce que fait Cicéron, dans le domaine de la prose, une jeune pléiade le fait dans la poésie. Catulle est le plus brillant champion du vers néo-romain. Les Grecs Alexandrins ne sont point encore démodés. Mais ici de même, la langue usuelle de la haute société a répudié les réminiscences archaïques acceptées naguère sans compter ; et comme la prose recherche aujourd'hui le nombre de la période Athénienne, la poésie Latine se range peu à peu sous la règle métrique, règle étroite, pénible souvent, de l'école Alexandrine. A dater de Catulle, il ne sera plus permis de commencer le vers par un monosyllabe, ou par un dissyllabe qui ne soit pas d'un poids tout particulier, ni de clore à ce même endroit la phrase commencée dans le vers précédent.

Enfin vient la science, qui fixe les lois de la grammaire et en développe les préceptes ; elle n'obéit plus comme avant aux hasards de l'empirisme, elle entend au contraire le régler et l'assujétir. Dans la *déclinaison des substantifs*, les désinences, souvent encore flottantes, seront une bonne fois déterminées : c'est ainsi qu'au *génitif* et au *datif* de la 4^e déclinaison (selon nos écoles), César emploie exclusivement la forme contractée *us* et *u*, au lieu de l'ancienne forme [*uis, uī*] jusqu'à lors également acceptée². Dans l'orthographe, pareils changements se produisent, et mettent l'écriture en plus complet accord avec la langue parlée : la voyelle aspirée *u* est remplacée par l'*i* dans le corps des mots³, c'est encore César qui donne l'exemple. Deux consonnes dans l'alphabet romain étaient désormais inutiles le *k* et le *q* : la première est

La poésie
néo-romaine.

La Grammaire.

¹ [V. par ex., le fragment d'une lettre de César à Cic. cité au *Bruil.* 72. — Catull. *carmen* 50, cité *infra* en note.]

² Exemple : génitif *senatus* et *senatus*, datif *senatui* et *senatu*,

³ *Maximus. maximus.*

mise de côté, on propose l'abolition de la seconde ¹. Enfin pour n'être point encore à son point de cristallisation, la langue était en voie d'y atteindre : elle ne se meut point encore, sans y songer, sous la règle ; mais déjà elle a conscience de celle-ci. C'est à la grammaire grecque, du reste, que la grammaire latine emprunte et son esprit et sa méthode générale : bien plus, le latin se rectifie jusque dans les détails d'après l'idiôme hellénique, témoin l's final qui, jusque dans les dernières années du siècle, a eu valeur de consonne ou de voyelle *ad libitum* ; et les poètes de la nouvelle manière, à l'instar des Grecs, n'en font plus jamais qu'une désinence consonnante ². Toute cette réforme linguistique est le domaine propre des classiques : dans tous les cas, par les moyens les plus divers, ce qui démontre l'importance du fait, chez les choryphées littéraires, chez Cicéron, chez César, chez le poète Catulle, la règle nouvelle fait loi, toute infraction est condamnée ; et pendant ce temps, on le comprend, la vieille génération entre en révolte contre l'innovation grammaticale, comme elle a lutté contre la révolution politique où elle sombre ³. Mais pendant que le classicisme nouveau, ou pour mieux dire, pendant que le latin régulier, marchant de pair autant qu'il le peut avec le grec modèle et devenu modèle lui-même, est sorti de la résistance tentée à bon escient contre les *vulgaires* des hautes classes et de la littérature, pendant qu'il se fixe lui aussi par la littérature et les formules grammaticales, son adversaire ne vide point le champ. Il ne s'étale pas seulement naïvement dans les œuvres d'individus subalternes, égarés par hasard dans le camp des écrivains, dans le Mémoire sur la deuxième

¹ [On a pour les suppléer le *c* et l'*x*.]

² [Ils l'omettent ou la laissent subsister, selon le besoin de la prosodie : ex., *legibus* : *legibu*.]

³ Citons Varron (*de re rust.* 1, 2 : *In aedem Telluris veneram, rogatus ab aeditimo, ut dicere didicimus a patribus nostris, ut corrigimur a recentibus urbanis, ab aedituo*. [*Aeditimus, aedituus, gardien du temple.*])

Guerre Espagnole à la suite des *Commentaires* de César, par exemple ¹, nous le retrouvons aussi dans la littérature proprement dite, marquant plus ou moins de son cachet le mime, le roman et jusqu'aux œuvres esthétiques de Varron. Chose caractéristique, c'est dans les genres populaires qu'il se soutient de préférence, et en même temps, les hommes qui s'en font les champions sont comme Varron, des conservateurs purs. De même que la monarchie est édifiée sur la ruine de la nationalité, de même le classicisme s'appuie sur la langue mourante des Italiens : il n'était que logique que ceux en qui s'incarnait encore la République, persistassent aussi à maintenir les droits du vieil idiôme, et tentassent de fermer les yeux sur ses lacunes ou ses défauts au point de vue de l'art, par amour de sa saveur populaire et de sa vitalité relative. Et alors, se manifeste cette étrange divergence des opinions et des tendances : d'un côté Lucrèce, le vieux poète *Franconien* ², de l'autre, Catulle, le poète moderne : d'un côté, Cicéron avec sa période cadencée, de l'autre Varron, qui dédaigne le nombre et démembre la phrase. Miroir fidèle des discordes des temps !

Dans le domaine propre de la littérature, l'époque actuelle, comparée avec celle qui précède, se signale à Rome par un mouvement marqué et croissant. Depuis longtemps l'activité littéraire des Grecs ne se mouvait plus dans la large atmosphère de l'indépendance civile : il lui fallait les établissements scientifiques des grandes villes et surtout des cours des rois. Condamnés à la faveur ou à la protection des grands, puis successivement chassés des sanctuaires des muses, quand viennent à s'éteindre les dynasties de Pergame (624), de Cyrène (658), de Bythynie (679) et de Syrie (690), et quand s'efface l'éclat

Mouvement littéraire.

Les lettrés Grecs à Rome.

133, 96 av. J.-C.

75. 64.

¹ [Œuvre fruste, on le sait, mal composée, mal écrite, inculte et souvent inintelligible, on l'a dit déjà (VII, append. p. 340).]

² [Je traduis mot à mot l'allusion à la vieille ère des poètes franconiens dans la littérature allemande.]

de la cour des Lagides¹ ; ayant vécu forcément en cosmopolites depuis la mort d'Alexandre le Grand ; véritables étrangers d'ailleurs aussi bien chez les Égyptiens et les Syriens que chez les Latins, les lettrés grecs tournent de plus en plus les yeux vers la capitale Latine. Auprès du

¹ Citons la Dédicace, très-caractéristique de cette clientèle, de la description poétique de la terre, connue dans le monde érudit sous le nom de la *Périégèse*, de *Scymnos*. Après avoir dit son dessein d'écrire dans le mètre favori de Ménandre une sorte d'esquisse géographique, utile aux élèves, facile à apprendre par cœur (de même qu'*Appollodore* avait dédié son *Manuel* pareil au roi Attale Philadelphe de Pergame « pour qui ce sera gloire éternelle, que ce livre d'histoire porte son nom ! »), l'auteur de la *Périégèse* dédie le sien au roi Nicomède III de Bithynie (663 ?-679) :

91-75 av. J.-C.

« Puisque seul, dit-on, parmi les rois de ce temps, tu sais faire le don de la faveur royale ; je me suis résolu d'en tenter l'expérience : je viens et je veux voir ce que c'est qu'un roi. L'oracle d'Apollon m'y enhardit, et je m'approche à bon droit de ton foyer, devenu presque, sur un signe de toi, le commun asile des savants ! »

140.

[*Appollodore* l'Athénien, florissait vers l'an 614, peu après la date de la chute de Corinthe. Élève d'Aristarque, de Panætius, il publia plusieurs livres sur la grammaire, l'histoire et les antiquités sacrées et profanes. On trouvera à son nom (Dict. de Smith, et dans Pauly (*Real-encyclopédie*) l'indication des titres de ses nombreux ouvrages, dont il ne nous reste rien ou à peu près rien, si ce n'est trois livres de sa Bibliothèque (Βιβλιοθήκη), écrits en vers iambiques, et contenant un essai érudit sur les anciens mythes théogoniques et cosmogoniques de la Grèce jusqu'au temps de Thésée. Clavier, entre autres, en a donné une bonne édition avec traduction et commentaire (Paris, 1805, 2 vol. in-8). Le meilleur texte est celui de C. Müller (*fragm. Græc. hist.* 1, coll. Didot). C. Müller prétend que sa *périégèse* mentionnée par Strabon (περι γῆς, ou γῆς περίοδος), n'aurait pas été autre chose qu'un extrait géographique de la grande *Chronique* (χρονικά) d'*Appollodore*, aussi en vers iambiques libres, catalogue des faits historiques depuis la guerre de Troie jusqu'à son temps. Cette chronique était en effet dédiée à Attale II Philadelphe, de Pergame († 616. — v. IV. p. 355).

138.

Quant à *Scymnos*, de *Chios*, il avait composé, on ne sait à quelle époque, une description de la terre, citée par *Etienne* de Byzance et autres. Elle était écrite en prose. La *périégèse* en vers, publiée sous son nom (Müller, *Geographi Gr. minores*, coll. Didot), ne lui appartient pas (v. Letronne, *Scymnus et Dicæarque*, Paris, 1840 ; et Meinecke, Berlin, 1846). — Le Nicomède de la Dédicace est Nicomède III Eupator (679), l'ennemi de Mithridate (V, pp. 275, 278. VI, 187.)

75.

cuisinier, de l'éphèbe prostitué et du parasite, au milieu de l'essaim d'esclaves grecs dont s'entoure alors le Romain des classes riches, on rencontre au premier rang, le philosophe, le poète et l'historiographe. Des littérateurs distingués acceptent cette humble condition : témoin l'Épicurien *Philodème*, le philosophe domestique de L. Pison (consul de 696), dont les ingénieuses épigrammes édifient les initiés sur l'épicurisme grossier du maître¹. De tous les côtés affluent dans Rome en nombre croissant à toute heure les plus notables représentants de l'art et du savoir hellénique : le mérite littéraire y prospère plus que nulle part ailleurs ; on s'y coudoie avec le médecin *Asclépiade*, que Mithridate tente en vain d'y attirer à son service², avec l'érudit en toutes

58 av. J.-C.

¹ [*Philodème de Gadara*, en Coélesyrie, poète et grammairien. Il nous est surtout connu par l'*Invective* de Cicéron (*in Pison*. 28, 29) contre son patron L. Pison Cæsoninus, l'ancien proconsul de Macédoine, et le beau-père de César, « cet homme de ténèbres, de boue et d'ordures » (*Ibid.* 26). — Cicéron, tout en le trouvant en si triste compagnie, atteste du moins que Philodème est homme d'esprit et de savoir (*ingeniosum... atque eruditum*) ; mais il ne sut que chanter en vers délicats les infamies, la luxure et les adultères de son Mécène (*omnes libidines, omnia stupra, omnia cænarum genera convivorumque, adulteria denique ejus delicatissimis versibus expresserit*, 29). Peut-être tout cela est-il exagéré, mais le fond est vrai. — Il ne nous reste des nombreux écrits de Philodème que quelques fragments déchiffrés dans les manuscrits d'*Herculanum* (rhétorique, morale et philosophie épicurienne, et musique), et une trentaine d'*Épigrammes* de l'*Anthologie*, dont plusieurs sont agréables, mais obscènes ou érotiques pour la plupart. — L'une d'elles s'adresse à Pison lui-même et le convie à un banquet célébré à l'occasion de la *nativité d'Épicure* (V. *Anthologie*, éd. Hachette, 1, p. 97.)

² [*Asclépiade de Pruse*, eu Bithynie, vint à Rome au temps de Pompée (Plin. *hist. n.* 26, 7), y enseigna la rhétorique, puis se fit médecin, sans avoir étudié la médecine. Il n'en fut pas moins célèbre et fit école (Plin. *l. c.* 25, 3 et 14, 9. — 20, 20. — 22, 61). Charlatan fieffé, il n'admettait pas qu'un vrai médecin pût être malade (*ne medicus crederetur si unquam invalidus ullo modo fuisset ipse*). Il mourut fort vieux d'une chute du haut d'une échelle (Plin. *h. n.* 7, 37). Il ne manquait pas d'une certaine habileté de diagnostic, et distingua le premier les maladies aiguës des affections chroniques. Les quelques fragments qui restent de ses

choses *Alexandre de Milet*, surnommé le *Polyhistor* ¹, avec le poète *Parthénios* de Nicée en Bithynie ², avec *Posidonius*, d'Apamée, illustre à la fois comme voyageur, professeur et auteur, venu plein d'années de Rhodes à Rome (en 703) ³, et bien d'autres encore.

Une maison comme celle de Lucius Lucullus, à l'instar du *Muséum* d'Alexandrie, était à la fois un asile pour la culture hellénique, et un lieu de rendez-vous pour les lettrés grecs. Dans ces salles consacrées à la richesse et à la science, la puissance de Rome et le dillettantisme grec avaient rassemblé un incomparable trésor de sculptures et de peintures des maîtres anciens et contemporains, une bibliothèque soigneusement choisie et magnifiquement installée. Quiconque était d'esprit cultivé,

écrits épars chez les écrivains spéciaux ont été publiés par *Gumpert* (*Ascl. Bithyn. fragm.* Weimar, 1794. — V. aussi Raynaud, *de Ascl. Bith. medico ac philos.*, Paris, 1868)].

¹ [*Alexandre de Milet*, ou plutôt de *Myndos*, en Carie; disciple de Cratès, esclave de Cornelius Lentulus Sura, le Catilinarien (VI, pp. 339 et s.), et plus tard son affranchi, mourut à Laurentum, incendié dans sa propre maison. La connaissance de l'antiquité lui valut son surnom de *Polyhistor* (*Suet. ill. gramm.* 1, 1). Il accompagna M. Crassus, et lui donna des leçons. Il écrivit de nombreux traités *périégétiques*, une *histoire des philosophes, des animaux*, etc., etc. (V. Muller, *Hist. græc. fragm.* 3^e éd. Didot)].

² *Parthénios* de Nicée, fait prisonnier dans les guerres contre Mithridate, vécut, dit-on, jusque sous Tibère, qui fit mettre ses œuvres et ses statues dans les bibliothèques. — Il aurait eu l'honneur d'enseigner le grec à Virgile (*Macrob. Saturn.* 5, 17), qui l'aurait imité dans le *Moretum*. Ses poèmes, pour la plupart érotiques ou mythologiques, se distinguaient, dit-on, des Alexandrins et des Asiatiques par la clarté. — Il s'est conservé de lui un fragment en prose sur les « *malheurs amoureux* » (*περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων*), dédié à C. Gallus, qui fut aussi son élève : *infra*, p. 225.

³ [*Posidonios* d'Apamée, le demi-stoïcien, surnommé le Rhodien, disciple de Panætius à Athènes. Il vint s'établir à Rhodes, après de longs voyages en Espagne et en Italie, y ouvrit école, devint prytane, et fut envoyé à Rome en qualité d'ambassadeur (668). Cicéron et Pompée voulurent l'entendre. Il serait mort vers 703. Il écrivit de nombreux traités sur la géographie, la physique, la philosophie morale, et une grande histoire, qui continuait Polybe. De toutes ces compositions, il ne reste que quelques phrases que Bake a recueillies *Posidonii Rhod. reliquix doctrinx*, Leyde, 1810)].

86 av. J.-C.
61.

quiconque était Grec, s'y voyait le bienvenu ; et l'on y rencontrait souvent le maître se promenant sous les splendides portiques, en échange de conversation et d'idées philologiques ou philosophiques avec ses savants hôtes. Hélas ! les Grecs n'apportaient point seulement en Italie les merveilles civilisatrices, ils y arrivaient avec leurs vices, avec leur souplesse servile ! Un jour l'un de ces savants vagabonds, *Aristodème* de *Nysa*, (700) l'auteur d'une rhétorique « de la flatterie » se recommandait à la faveur de son maître, en démontrant cette proposition, qu'« Homère était né Romain ! » ¹.

Du reste l'amour des lettres et l'activité littéraire à Rome vont progressant avec l'affluence et le mouvement des savants venus de la Grèce. La manie d'écrire en grec ressuscite, cette manie que le goût plus sévère du siècle des Scipions avait pour un temps détruite. La langue grecque redevient la langue universelle : les écrits grecs ont un public autrement vaste que le livre rédigé en latin, et comme on avait vu naguère les rois d'Arménie et de Mauritanie s'adonner à des compositions en prose et même en vers dans la langue de l'Hellade, de même font à leur tour les illustres Romains, Lucius Lucullus, Marcus Cicéron, Titus Atticus, *Quintus Scævola* (tribun du peuple en 700), et d'autres que je ne nomme pas ². Pour les vrais Romains d'ailleurs tout ce travail de plume n'était que passe temps et que jeu à leur heure : au fond, les partis politiques et littéraires

¹ [*Aristodème* de *Nysa*, qui donna des leçons à Pompée, et fut l'instituteur de ses fils. On n'a rien de lui.]

² [Lucullus était l'auteur d'une *histoire grecque de la guerre marsique* (ad Att. 1, 19. — Plut. *Lucull.* 1).]

Atticus, le correspondant de Cicéron, avait écrit en grec une *histoire du Consulat* de ce dernier, et Cicéron lui-même en avait fait autant. Ces deux *Commentaires* *περὶ τῆς ὑπατείας*, sont perdus (ad Att. 1, 1, 2).

Q. Scævola, fils de l'*Augure*, faisait partie de la *cohorte* des amis de Cicéron, et l'accompagna en Asie-Mineure. — Il est plusieurs fois cité dans la correspondance familière.]

54 av. J.-C.

Mouvement
littéraire
chez
les Romains.
Son étendue.

54.

res, en Italie, se tenaient tous obstinément sur le terrain de la nationalité Italique plus ou moins pénétrée par l'hellénisme. Et dans le cercle des écrivains Latins, il y eût eu injustice à se plaindre d'un manque d'activité. Les livres, les brochures de tout genre, avant tout les poésies, pleuvaient. Les poètes foisonnaient à Rome autant qu'à Tarse¹ et à Alexandrie naguère : les publications en vers étaient devenues le péché de jeunesse ordinaire de toutes les imaginations vives, et l'on tenait pour heureux celui dont un oubli miséricordieux protégeait les débuts contre la critique. Quiconque était du métier pondait sans peine et à la file ses cinq cents hexamètres, irréprochables au dire du maître, sans valeur aucune, il faut bien l'avouer, pour le lecteur. Les femmes, elles aussi, s'en mêlaient : non contentes de s'adonner à la danse et à la musique, elles régentaient la conversation par l'esprit et l'intelligence, elles causaient congruement de littérature grecque et latine ; et quand la poésie avait livré assaut au cœur de la jeune fille, souvent la forteresse attaquée capitulait en jolis vers. Les rythmes étaient le jouet quotidien et élégant des grands enfants des deux sexes : petits billets en vers, exercices poétiques en commun, lultes poétiques entre bons compagnons, s'échangeaient à toute heure : enfin au dernier temps de notre époque s'ouvrirent dans Rome bon nombre d'instituts où les poètes latins, à leur premier duvet encore, apprenaient la versification moyennant argent. Alors il se fit une énorme consommation de livres : la fabrication des copies manuscrites se perfectionna, et la publication s'en fit relativement rapide et à

¹ [Tarse, de Cilicie, n'avait pas été seulement une ville importante sous le rapport politique et commercial. Après le siècle d'Alexandre, elle devint le siège d'une grande école de philosophie et de science : Strabon donne la longue liste des maîtres qui l'ont illustrée. C'est là aussi que saint Paul, appartenant à une famille juive fixée en ce lieu, recevra les leçons qui le prépareront à son enseignement et à son rôle d'apôtre des Gentils.]

bon marché. La librairie devint une profession considérée et productive : on se donnait rendez-vous entre gens instruits dans la boutique du marchand. Lire était une mode, une manie. A table même, à moins qu'on ne s'y livrât à de plus grossiers passe-temps, une lecture était faite d'ordinaire ; et quiconque s'en allait en voyage, n'oubliait pas d'avoir dans ses bagages une bibliothèque portative. Au camp, sous la tente, l'officier supérieur avait à son chevet quelque roman grec de morale lubrique : au sénat, c'était un traité philosophique que l'on voyait aux côtés de l'homme d'État. Bref, il en était dans l'Empire Romain comme il en a été, comme il en sera toujours dans tout empire où les citoyens lisent « du seuil de la porte à la garde-robe ! » Et le vizir Parthe avait bien raison quand, montrant aux habitants de Séleucie les romans trouvés dans le camp de Crassus, il leur demandait si c'était là de bien redoutables adversaires que les lecteurs de tels livres¹ !

Les penchants littéraires du siècle n'étaient point simples et ne pouvaient l'être, le siècle se partageant lui-même entre la science ancienne et la nouvelle. De même que dans la politique, les tendances nationales et italiennes des conservateurs, les tendances helléniques et italiennes, ou si l'on aime mieux, cosmopolites des monarchiens nouveaux sont en lutte ouverte, de même les idées littéraires ont leurs batailles. Les uns s'appuient sur la vieille latinité qui revêt décidément le caractère classique au théâtre, dans l'école, dans les recherches de l'érudition. Si le goût a baissé, l'esprit de parti est plus énergique qu'au

Classiques
et modernes.

¹ [« Suréna leur produisit les livres impudiques d'Aristides, qui sont intitulés les Milésiaques, qui n'était pas chose faussement supposée, car ils avoient été trouvez et pris entre le bagage d'un Romain nommé Rustius : ce qui donna grande matière à Suréna de se moquer fort outrageusement et villainement des mœurs des Romains, qu'il disoit être si désordonnez que en la guerre mesme ils ne se pouvaient pas conteuir de faire et de lire telles villenies, » Plut. *Crass.* 32 (trad. d'Amyot).]